



Des troupes anglaises avec un train de ravitaillement passent dans un village pendant la grande offensive allemande.

néral Averesco demanda des concessions, mais reçut comme réponse un second ultimatum.

Après un conseil de la couronne, tenu à Jassy, la Roumanie accepta, le 5 mars, un traité par lequel elle céda le Dobroudja à la Bulgarie.

L'armée roumaine devait être démobilisée, les officiers étrangers devaient quitter la Roumanie, les troupes des centraux eurent le passage libre vers Odessa.

Mais l'Allemagne exigea encore plus: la mainmise sur les chemins de fer roumains, le monopole des exportations des blés, cession des installations pétrolifères.

Le général Averesco démissionna: le 26 mars son successeur Marghiloman accepta toutes les conditions. C'est donc avec raison qu'un journal autrichien prétendit: «La paix Ukrainienne est la paix du blé, la paix roumaine doit être la paix du pétrole».

Le but de l'Allemagne était de régler rapidement la situation en Orient pour s'en prendre au plus tôt au front Ouest. Il n'y eut que des combats aériens et des raids nocturnes. Dans la nuit du 30 au 31 janvier 1918, pendant un magnifique clair de lune, 30 appareils ennemis survolèrent Paris et lancèrent 14.000 kilos d'explosifs. Il y eut 49 morts et 206 blessés. Un appareil allemand fut abattu pendant son retour.

Les alliés bombardèrent Tournai, Courtrai, Lille, Douai, Cambrai, Busigny, Hirson, Laon, Vouziers, Charleville, Thionville, Metz-Sablons, Zeebrugues, Bruges, Kortemarck et Torhout.

En mars, les Anglais bombardèrent Mainz, Stuttgart, Coblenz, Fribourg, Kaiserlautern et Mannheim.

Régulièrement les Américains débarquèrent à leurs bases de Saint-Nazaire et de Bordeaux-Bas-sens.

Le général Pershing avait établi son quartier-général à Chaumont. La première division américaine entra en ligne à Sommerviller, à l'est de Nancy, un peu plus tard elle occupa tout un secteur au nord de Toul. En janvier une seconde division vint prendre position entre Eparges et Spada.

Le 8 et le 11 mars il y eut encore des raids nocturnes sur Paris. Le 8 il arriva 60 avions qui firent 13 morts et 50 blessés; le 11 il y eut 100 morts et 79 blessés.

Ainsi s'approcha le printemps qui s'annonça comme un printemps rouge. On sentait qu'un terrible ouragan allait s'abattre.

La «Kaiserschlacht» (*) devait se produire. C'est elle qui devait apporter la victoire finale à l'Allemagne.

..*..

L'homme qui jouerait le grand rôle fut Ludendorff. Etudions le donc un instant de près.

Erich Ludendorff naquit le 9 avril 1865 à Kruszczenia (Posnanie). Son père avait été officier de réserve dans la guerre contre l'Autriche en 1866 et contre la France en 1870; (1) la gloire militaire l'avait subjugué. Il aimait l'armée avec passion et il voulut donner une instruction militaire à son fils.

(*) La boucherie impériale.

(1) «Ludendorff» par le général Bual.



Lloyd George.

Dès son jeune âge l'enfant fit preuve de beaucoup d'énergie.

On raconte, en effet, qu'à l'âge de cinq ans, il se défit, à force de ténacité, d'un défaut de prononciation dont son amour-propre, déjà développé, souffrait amèrement. Dès cette époque aussi, il est peu sociale, autoritaire, se bat fréquemment avec ses frères et sœurs, court les champs pour y trouver la solitude. Studieux, il apprend avec avidité, mais toutes ses préférences vont à l'histoire.

A l'âge de 17 ans il devint officier. En dehors de son service il étudia l'histoire de la Prusse et de l'Allemagne et surtout les campagnes des grands généraux. La géographie l'attirait aussi.

Il avait une grande estime pour Bismarck.

Ludendorff débuta dans la carrière militaire comme sous-lieutenant au 57^e régiment d'infanterie à Wezel. En 1895 il était capitaine d'état-major. En 1900 il devint chef de bataillon, en 1907, lieutenant-colonel, colonel en 1911.

Auprès de l'état-major il devint le chef du service principal des opérations militaires. Il forma des plans de concentration de troupes contre les ennemis possibles de l'Allemagne, et pour lui, le seul chemin pour la France courait à travers la Belgique.

Neutralité: il ne s'en inquiétait guère. En traversant la Belgique seulement l'Allemagne parviendrait à terrasser la France.

A cet effet il parvint à faire voter une loi en 1912, renforçant l'armée et grossissant le budget de la guerre.

En 1914 il était général-major. Lorsque la guerre éclata il quitta sa garnison de Strasbourg pour rejoindre l'état-major, à la 2^e armée de von Bülow. C'est ainsi qu'il arriva devant Liège.

Il se mit à la tête de la colonne qui attaqua la ville. Le commandant de brigade fut tué, mais Ludendorff le remplaça sur le champ.

Lorsque ces affaires prirent une tournure défavorable en Prusse-orientale où les Russes firent une avance rapide, Ludendorff y fut envoyé. C'est lui qui élaborait les plans dont l'exécution frappa au cœur la force militaire russe.

Il fut le vainqueur de Tannenberg et des Mares.

En 1916 il fut désigné pour conjurer le péril de l'offensive de la Somme.

Il s'y rendit compte des défauts du plan militaire allemand et montra au chancelier d'empire les sacrifices que l'Allemagne devait s'imposer pour arriver à la victoire finale.

Sa tâche, purement militaire jusqu'ici, s'étendit terriblement. Ludendorff s'occupait de toutes les questions concernant la politique intérieure et extérieure et du gouvernement. Il régla les conditions de paix — car en 1916 on parla déjà de la paix, — il prit part aux conférences qui devaient aboutir à la guerre sous-marine à outrance, il proposa un projet de loi tendant à introduire l'obligation du service militaire de 15 à 60 ans, même pour les femmes, il s'immisça dans tous les problèmes de ravitaillement, de la presse, des transports, du partage des matières premières, de la propagande, de la répression des mouvements révolutionnaires. Et si sa popularité est grande ce n'est pas dans les cercles gouvernementaux ni dans les partis parlementaires qui soutiennent le gouvernement.

L'année 1917 passa, mais elle suscita beaucoup d'angoisses et beaucoup de soucis à Ludendorff. Le Russie est inoffensive, mais une révolution comme là-bas n'ébranlera-t-elle pas bientôt l'Allemagne? Hindenburg et Ludendorff combattent la politique de concessions et préparent la chute de Bethmann-Hollweg.

Ludendorff prépara hâtivement une offensive à l'Ouest. Cela ferait renaître une tendance militariste parmi le peuple. Durant tout l'hiver les divisions sont retirées une à une des fronts russe, roumain et italien et dirigées sur le front français. Le grand quartier général est transféré à Spa, mais Ludendorff même pousse plus en avant et établit son poste de commandement à Avesnes.

La grande bataille, la dernière, va commencer, la plus sanglante, celle qui décidera de la plus longue et de la plus terrible des guerres.

Ludendorff était devenu commandant en chef à la fin d'août 1916. Tout ce qu'il fit depuis lors n'était guère qu'une préparation de la grande lutte qui allait se déchaîner.

Ludendorff eut parfois même le Kaiser contre lui.

Un jour que celui-ci est venu tout exprès à Berlin pour se plaindre du Chancelier qui va laisser voter par le Reichstag une motion de paix, l'Empereur le prie de s'occuper des affaires militaires qui, seules, le concernent et de s'en retourner à Kreuznach.

Ludendorff était l'ennemi de tous les politiciens. On l'accusa de vouloir se poser en dictateur. On prétendit que Hindenburg lui-même se trouvait sous son influence. On essaya de les séparer, mais on n'y parvint point parce que Ludendorff et Hindenburg avaient une conception identique de la guerre et de la paix.

Ludendorff fut aussi un des promoteurs du système de déportation.

Aux Allemands qu'il n'arrive pas à obtenir, Ludendorff s'efforce de substituer les nationaux des pays occupés.

« Dans l'intérêt de la Belgique », on réquisitionne des chômeurs supposés qu'on expédie vers les usines et les fermes d'Allemagne. On agit de même en Pologne. Les travailleurs n'étant jamais assez nombreux, on en lève toujours davantage. Les prisonniers de guerre sont également mis à contribution et partagés entre les armées et l'intérieur — ce partage donne lieu d'ailleurs à d'âpres compétitions — et, « sans les Russes, jamais l'Allemagne n'aurait pu subvenir à son existence économique. »

Jusqu'à la fin, Ludendorff luttera pour que l'Allemagne lui fournisse le dernier de ses fils en état de porter les armes et s'insurgera contre les gouvernements successifs qui n'arriveront effectivement jamais à le satisfaire.



Le comte von Hertling, chancelier d'empire successeur du Dr Michaëlis.

Depuis 1914 il avait un grand but : écraser la Russie. Au printemps de 1918 ce but était atteint. Toutes les troupes allemandes pouvaient maintenant être concentrées sur le front Ouest. Jamais la proportion des forces militaires n'avait été si favorable. Et Ludendorff avait préparé un plan.

Le grand coup devait être porté avant que l'Amérique put apporter une aide effective. Si le mois de mars est un peu tôt, on ne pouvait cependant pas remettre l'offensive.

On commencerait par une attaque. Ludendorff hésite entre trois secteurs : 1) Ypres-Arras; 2) Arras-Saint-Quentin; 3) Verdun.

Le premier secteur était le plus séduisant. Ypres-Arras, cela voulait dire Calais, Boulogne, la côte de la Manche, l'accomplissement du rêve de 1914, le « nach Calais » bien connu alors. On pourrait alors aussi menacer directement l'Angleterre, et la Belgique se trouverait complètement occupée. Mais en mars le terrain n'était pas propre à une offensive, et comme nous l'avons dit, le temps pressait.

Le secteur Ypres-Arras était en ce moment un marais immense coupé de fossés, un cloaque gigantesque.

Le secteur de Verdun avait aussi ses défauts. En 1916 l'offensive y avait échoué et le nom seul suffirait à animer l'armée française d'un courage sublime. De plus, le terrain accidenté présentait de sérieux obstacles.

Ludendorff choisit donc le troisième secteur : Arras-Saint-Quentin. Là se trouvait le point faible du front occidental, la liaison des Français et des Anglais. De là on pourrait marcher sur Amiens pour séparer les deux alliés et refouler les Anglais sur la côte.

Quatre armées furent désignées pour l'attaque. Plus à gauche une armée devait partir en même

temps de la Fère et avancer en même temps que les premières, mais dans la direction de Chauny et de Noyon. Plus tard on pourrait encore amplifier l'attaque, car la moitié de l'armée allemande, qui comptait 206 divisions, devait y prendre part.

Toutes ces dispositions avaient été prises en secret. La préparation devait être terminée le 20 mars, et l'offensive devait se déclencher le 21.

Nous disions que les dispositions avaient été prises en secret. Il fut en effet très difficile pour les états-majors alliés de prévoir où allait se livrer la bataille.

En apparence les Allemands construisirent des champs d'aviation et des hôpitaux en Champagne et une proclamation du Kronprinz fit encore plus supposer que le combat s'engagerait ici.

Ludendorff composa ses deux armées à Thierache : la 17e, d'Otto von Below, le vainqueur du Caporetto, et la 18e, de von Hutier, le vainqueur de Riga.

Ludendorff prit encore d'autres dispositifs pour dissimuler ses intentions : des marches de nuit surtout par les bois, et les petits sentiers, par groupes ; de sorte que les troupes d'attaque pussent arriver seulement au moment d'entrer en action : des courtes préparations d'artillerie, souvent avec des obus asphyxiants, etc.

On devait attaquer en masses serrées et ne pas s'inquiéter des pertes.

Les armées von Below et von Hutier devaient prendre position de part et d'autre de la seconde, de von der Marwitz. En dix marches de nuit les divisions arrivèrent à Saint-Quentin.

« C'est étrange de penser » peut-on lire dans un carnet de notes, « à toutes les masses de troupes qui montent ce soir vers l'Ouest. Par toutes les routes de ce vaste front, l'Allemagne est en marche. »

Saint-Quentin, occupée depuis le 25 août 1914, était un point important pour l'ennemi. Il avait pu le fortifier pendant trois ans.

Avant la guerre la ville comptait 50,000 âmes et possédait de florissantes usines métallurgiques, des filatures et des ateliers de fabrication de la tulle. En mars 1917, lors des destructions connues, la population était partie. Alors les occupants avaient pillé la ville.

En 1870 Saint-Quentin avait été occupée jusqu'en 1873 par les Prussiens. Maintenant leur séjour y dura déjà tout aussi longtemps. Maintenant, en mars 1918, tous les regards se portèrent vers elle. C'est là que commencerait la bataille décisive.

Le grand-quartier-général français se trouvait à Compiègne. On s'y attendait évidemment à une offensive et plus tôt même qu'elle ne commençait. On renforça le front. On caressait encore un vague espoir que la révolution de la Russie s'étendrait aussi jusqu'en Allemagne. On croyait que celle-ci aurait encore bien des ennuis avec l'Orient.

De beaucoup de côtés on suggéra une offensive française pour prévenir celle des Allemands, et ce souhait se manifesta même dans la presse. On trouva Pétain trop lent.

Ainsi nous dit Jean de Pierrefite dans son ouvrage : « G. Q. G. ».

Je reçus, à ce moment, une lettre émanant d'un général qui commandait sur le front, un des plus brillants de l'armée, dont la clarté d'esprit, la finesse, la science militaire, étaient remarquables.

Il me priait d'aller le rejoindre, dès que je le pourrais, à l'hôtel où il était descendu à Paris, pour quatre ou cinq jours. J'obtins une journée de permission, à cet effet. Je le trouvai hors de lui.

« Pétain, me dit-il, perd la France. Son esprit de temporisation éternelle est en train de nous jeter dans l'abîme. Nous allons rater l'occasion de couper dans sa racine l'offensive de nos ennemis. Si une campagne de presse vigoureuse ne vient pas ouvrir les yeux au gouvernement et au pays, sur la nécessité de prononcer une vaste attaque pré-



Le comte von Czernin.

ventive, nous sommes perdus. Cette campagne, il faut la faire, je vous ai fait venir pour cela ; il y va de l'intérêt de la France, n'ayez donc aucune hésitation. Moi-même, je vais vous donner deux articles. »

Je fus atterré. Eh quoi, ce cerveau si bien équilibré, qui voyait d'ordinaire si juste, était gagné lui aussi par la maladie ! Je fis des promesses vagues, alléguai mon éloignement, je promis de faire ce que je pourrais. Je n'essayais pas de lui faire entendre raison. Je sentais que tout était inutile. Quelle autorité, d'ailleurs, avais-je, moi, lieutenant de réserve, en face d'un homme pareil ?

On peut imaginer quelles pressions formidables, dans ce sens, durent s'exercer sur M. Clemenceau. Certes, notre Premier qui y résista, mérite de tous les Français une reconnaissance profonde. Il a conquis autant de gloire à ne pas écouter, alors, ces voix ardentes, convaincues, angoissées, d'hommes qui ne pensaient qu'au salut du pays et le croyaient, de bonne foi, perdu si l'on restait sur la défensive, qu'à réprimer les misérables qui semblaient le découragement et la panique. Mais sa confiance en Pétain restait inébranlable. Il ne fit rien pour modifier son attitude.

Toutefois, le général n'était pas sans inquiétude. Il sentait avec netteté qu'une sorte d'impopularité l'atteignait et minait son crédit.

Entretemps, le G. Q. G. ne resta pas inactif et disposa ses réserves de telle façon qu'elles pouvaient être portées en différentes directions vers l'endroit où l'ennemi attaquerait.

Les munitions s'accumulèrent en de tas immenses. Environ un mois avant l'offensive, un soir vers six heures et demie, un aviateur ennemi lança une bombe près du palais où se trouvait le G. Q. G. Cinq maisons s'effondrèrent. Deux officiers furent

tués sur le coup, à la rue, et plusieurs autres furent blessés. On se demandait quel pouvait être le but des Allemands. On fit remarquer que le G. Q. G. était bien mal placé, sur la route de Paris, près d'une rivière, sur un carrefour, près d'une voie ferrée, tous des points qui devaient être bombardés pendant une offensive. On ne déménagea cependant pas.

Le G. Q. G. ne pouvait cependant pas s'enfuir pour ne bombe ! D'ailleurs Compiègne ne se trouvait pas loin du front britannique ce qui permettrait de rester solidement en liaison avec les alliés pendant une offensive.

Mais on se demandait toujours à quel endroit l'ennemi attaquerait.

Que Ludendorff avait bien pu garder le secret de ses plans ressort du fait que Pétain donna l'ordre de mettre le moins de troupes possible en ligne et de masser le plus possible de troupes de réserve aux carrefours et que les wagons de chemins de fer et les camions automobiles devaient être prêts à transporter rapidement des troupes vers les points menacés.

Les Allemands commencèrent leur offensive en bombardant Paris avec un canon à très longue portée.

On crut d'abord qu'il s'agissait de bombes d'avions, mais l'examen des éclats des projectiles fit naître des soupçons.

Le 19 mars, la nouvelle arriva au G. Q. G. Les artilleurs nièrent d'un canon pareil. Ils osèrent même parer qu'il ne pouvait y être question d'un canon. Et c'était un canon cependant ! Il était placé à Crépy-en-Lannois. Le Kaiser assista au premier coup tiré. La presse allemande écrivit que c'était un moyen d'abrégé la guerre.

* * *

Et comment se passèrent les choses dans notre pays ? Là aussi on attendait l'offensive et l'occupant eut soin que l'on ignore les déplacements de troupes.

À la frontière, la vigilance redoubla. Il y eut un « Grenschchutz commando ».

Et l'on écrivit de la région frontière :

« Ce « Grenschchutz commando » doit agir de façon à cloîtrer la Belgique le plus étroitement possible. »

La mesure n'est pas encore assez sévère.

Il y a encore les postes de relai des divisions qui viennent en repos par ici. Cela ne suffit pas encore. La pression de la police de campagne est encore plus lourde. Cette police a des pouvoirs très étendus et dispose d'agents très expérimentés. Ceux-ci se fauillent partout, guettent et écoutent, font de l'espionnage et du contre-espionnage, opèrent des perquisitions, provoquent les gens, en un mot ils découvrent complètement leur caractère prussien.

Que de larmes n'ont-ils pas fait verser !

Leurs chemins sont tortueux et longs. Nous connaissons le cas d'un Belge qu'ils avaient pris à leur service et dont nous pourrions citer le nom.

Ce bandit se trouvait cette semaine-ci à La Haye ou à Rotterdam et l'autre à Bruges et à la côte. Entre deux voyages il eut des interviews avec le commissaire de police allemand de Bruges. Ce coquin allait si loin qu'il s'annonça comme un ami de l'Entente chez les bourgeois belges, chez les riches évidemment (avec l'intention de recueillir de grosses amendes) pour les engager à faire de l'espionnage, puis il les trahit.

Ainsi la police a aussi à son service des Allemands qui ont habité pendant longtemps en Belgique, parlant couramment le français et le flamand, qui doivent se glisser parmi les civils dans les cafés, les cinémas, etc., pour écouter les conversations.

Nous connaissons aussi le nom de certains de



Le général quartier-maître Ludendorff.

ces agents qui payèrent de cette façon l'hospitalité et le gagne-pain qu'ils étaient venus chercher en Belgique.

La frontière était donc étroitement surveillée. En certains points même, en Flandre-Zélandaise tout le barrage est déplacé de sorte que plusieurs points dangereux sont ainsi formés notamment là où une partie du territoire belge est laissée libre et ne se distingue plus du territoire hollandais. Il est vrai qu'en Hollande on doit aussi rester à cinq cents mètres de la frontière, mais pour celui qui ne s'y connaît pas, il est facile de s'y perdre. Et sur ce territoire belge, soi-disant resté libre, on peut être appréhendé, ou pis encore, fusillé, car les dernières instructions données aux sentinelles allemandes sont très sévères.

D'ailleurs, en beaucoup d'endroits les Allemands eux-mêmes se trouvent à quelque distance de la frontière afin qu'ils ne puissent plus être en relation avec les civils se trouvant en Hollande. On a peur de leur indiscret'on. Auparavant ils menaient encore leur nourriture aux Hollandais.

Maintenant ils sont punis d'emprisonnement quand ils se hasardent à accepter encore quoi que ce soit. « Les cadeaux entretiennent l'amitié » se disent les chefs, et ils ne tiennent pas à cette amitié surtout en ce moment de préparatifs militaires en Flandre.

Jusque maintenant les terres ne sont pas cultivées dans cette large bande barrée de la frontière, elle y reste inculte et nous connaissons le cas d'un fermier dont les terres furent diminuées de cent arpents de ce fait. Auparavant il élevait cent chevaux, maintenant plus un seul.

Combien sévères étaient les mesures prises à la frontière, expérimenta un soldat allemand qui errait, sans armes, près du barrage, afin d'essayer de désertir. Son plan avait été divulgué et des « camarades » étaient à l'affût. Tout à coup, lorsque l'homme croyait déjà pouvoir mettre le pied

sur le territoire libre, les sentinelles apparurent et l'emportèrent. Ils battirent et brutalisèrent le prisonnier ; on le vit distinctement du territoire hollandais.

C'étaient des soldats du Landsturm, qui ne devaient pas aller au front, qui agirent si brutalement. Le hurlement prolongé du tir de barrage qui aujourd'hui pendant toute la journée et pendant toute la nuit a fait trembler les carreaux jusque loin en Zélande et qui, ce samedi soir, dure encore toujours, est-il le prélude de terribles combats dans les Flandres ?

Nous ne le savons pas, mais ce que nous savons, c'est que l'activité militaire en Flandre, semble avoir atteint son summum. A ce sujet nous venons d'apprendre de plus amples détails.

Pour Gand et les environs seulement, la force des troupes qui sont gardées en réserve ici, loin du front, est évaluée à un demi-million. Les hôtels de maître et les maisons des grands bourgeois sont occupés par les officiers et, ces derniers temps, bon nombre d'habitants regurent l'ordre de déménager. Il en était de même dans les villages derrière le front ; les hommes logent dans les casernes, les écoles et les fabriques qui sont hâtivement transformées en casernes. Sur les plaines autour de la ville des anciens soldats et des recrues — des troupes réorganisées — font de l'exercice pour être prêts tantôt, quand il s'agira de lancer de vraies grenades, de manier de vraies mitrailleuses, de faire de véritables assauts à la baïonnette et d'autres manœuvres, qu'ils font maintenant si paisiblement dans le joyeux soleil le long de la Lys ou près de la ville.

C'est ainsi qu'on attend, mais la peur de cette bataille suscite l'esprit de révolte chez d'aucuns.

Hier matin, de très matin, une troupe de soldats désarmés, escortés de gendarmes se dirigeait vers la gare Saint-Pierre. C'étaient des réfractaires. Ils sont quelques-uns seulement, qui s'insurgent con-



Le lieutenant-général Groener, successeur du général quartier-maître Ludendorff.

tre la discipline de fer, car le plus grand nombre de ceux qui se rebiffent d'abord, succombent à un interrogatoire serré dans un certain bâtiment à Gand et s'en vont apparemment contrits, quoique la rage au cœur, droit au front pour y subir la peine de leur irréflexion.

D'ailleurs la paix avec la Russie fait naître à nouveau l'espoir d'une fin prochaine de la guerre et, tout aussi bien qu'en octobre 1914, on entend, maintenant dans les Flandres le mot présomptueux :

« Wir gehen nach Calais ».

A chaque coin de rue, dans tous les trams, à Gand et partout en Flandre, on peut voir sur des grands papiers bordés des couleurs allemandes l'inscription : « Méfiez-vous des espions ». La phobie des espions est encore une fois bien grande et la terreur intense.

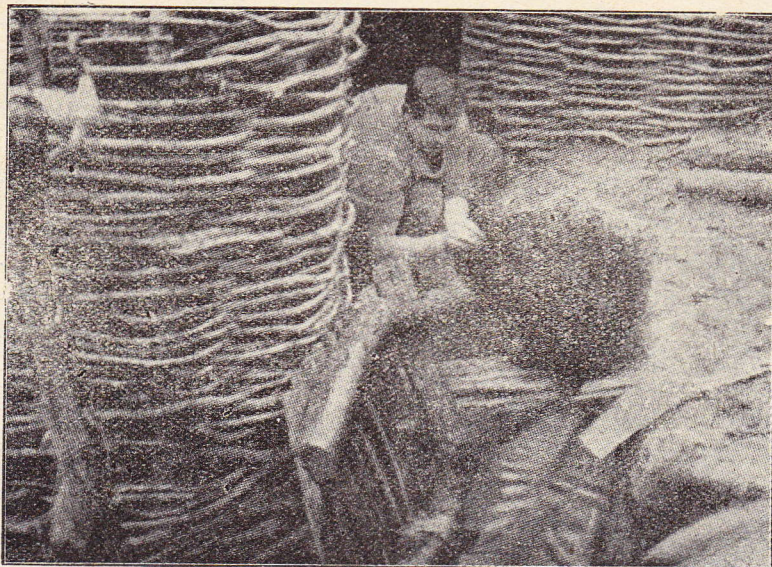
Une peur désespérante de parler s'empara de tout le monde : des rapporteurs guettent partout. Les arrestations se succèdent. Ainsi, dans le faubourg de Ledeborg un jeune homme fut entouré d'agents allemands. Le civil refusa de se livrer et pris de désespoir il saisit son revolver : d'un coup il abattit un de ses ennemis. Il tira encore mais les Allemands ripostèrent. L'homme tomba, mais un second adversaire avait mordu la poussière. Le civil mourut également.

On déporta des enfants de quatorze à dix-sept ans. Voilà jusqu'où allait la barbarie allemande et on peut se figurer la peur, la tristesse et le désespoir des parents. Des femmes voyent enlever non

seulement leurs maris et leurs fils aînés, mais encore leurs autres enfants et elles savent que les travaux militaires au front sont un enfer. De combien de drames n'entendit-on pas l'écho : mais, la trompette guerrière annonçant l'offensive doit étouffer le cri de détresse de la bourgeoisie, et si nous en causons ici en toute franchise, c'est que nous savons que nous donnons l'écho du cri de douleur d'un peuple martyrisé, dans le territoire fermé, jusque par-dessus la frontière.

Et l'on se demande avec raison quel sera le sort horrible des civils flamands, et aussi celui des wallons et de ceux du Nord de la France quand l'offensive sera déclanchée.

Nous connaissons déjà les injustices qui sont commises maintenant, que les civils doivent déterrer les pièces d'artillerie embourbées et construire des abris. Et bientôt les Allemands reculeront-ils devant l'horreur de forcer les civils d'exécuter les travaux urgents destinés à la protection des troupes combattantes, sous un feu terrible; quand il n'y aura plus question que de : « En avant ou la mort! »? Pourquoi les Allemands exigent-ils partout les listes mentionnant le nom des femmes et des jeunes filles? Ici on attend avec curiosité ce que le « printemps » apportera, mais en Flandre cette attente des événements se passe dans l'angoisse, abandonné comme on est à la terreur et à la dureté de l'ennemi ». Telle était, en effet, la situation, dans l'attente de ce printemps rouge ! Et en ce temps eurent lieu des grands procès pour répandre encore plus la terreur, si possible...



Dans la tranchée.

Le jour approcha.

Le 20 mars on entendit au quartier général français un bombardement intense. Il s'apaisa pendant la nuit, mais reprit à cinq heures du matin. Les Anglais avaient déclenché une contre-offensive. Mais les Allemands ne se firent point attendre. On annonça au quartier général que l'ennemi était sorti de ses tranchées. L'artillerie tonnait. La campagne de 1918 avait commencé.

Le début de l'offensive. La perte de Ham. Journées d'anxiété

Les Anglais reçurent le choc le plus violent : la 3e armée de Byng au nord, la 5e de Gough au sud. Gough avait appris déjà par des prisonniers que le combat commencerait le 21. C'est pourquoi il fit bombarder Saint-Quentin ; le bombardement dont nous avons parlé dans le chapitre précédent.

Devant Byng se trouvaient 320,000 hommes, devant Gough 580,000 : Gough ne disposait que de 170,000 hommes.

Les Allemands ne répondirent d'abord pas à l'artillerie anglaise, mais attendirent leur heure. La première journée de l'offensive débuta dans un brouillard épais.

A 2 heures du matin le feu d'artillerie allemande commença : il fut terrible. Puis il s'apaisa. Mais à quatre heures il recommença. En une heure et 18 minutes il tomba 650,000 obus. Le brouillard persistait. Dans leurs tranchées les Allemands attendirent le signal de l'attaque. « Ce fut un moment épouvantable, déclara un témoin. » La terre trembla comme jamais auparavant. Devant nous il n'y eut pas seulement le brouillard, mais aussi des nuages de fumée. Et à travers ce rideau nous devions nous engager dans l'inconnu, le mystérieux. Nous eûmes la sensation que nous n'avions jamais vécu des heures semblables à celles-ci, que l'on ne regarderait pas aux pertes, que les sacrifices allaient être nombreux. Des heures... dis-je... Pour d'aucuns la vie n'allait plus durer que des minutes. Très peu parvinrent à penser dans cet ouragan. La nervosité s'empara de nous. Beaucoup jetèrent des regards presque suppliants sur les officiers.

Et maintenant que cela devait arriver, mieux valait que cela arrive tout de suite. L'attente déprima tellement. Il fallait une détente, fut-ce même par la mort. Les canons hurlèrent toujours.

« O, le signal, le signal... »

Il fut donné à 9 h. 40.

Les Allemands lancèrent des obus asphyxiants : les Anglais durent mettre leur masque, mais beaucoup furent immédiatement attaqués par le gaz délétère. L'ennemi se rua par le « no man's land » à travers le brouillard.

Pas d'hésitation aux barrages de fils de fer barbelés. On était muni de ponts portatifs composés de trois pièces. On les monta en quelques instants, puis, en avant, par-dessus l'obstacle !

Les Anglais de la première ligne avaient beaucoup souffert sous le bombardement. La respiration était difficile et le bombardement avait déjà fait beaucoup de victimes. Partout gisaient des morts et dans le brouillard retentit le gémissement de blessés invisibles. D'autres étaient hébétés, totalement démoralisés par cette avalanche de mitraille et les nuages de gaz qui avançaient toujours. Et puis voilà tout à coup l'ennemi, sans qu'on l'ait vu ou entendu s'approcher. Avec des hurrahs sauvages les Allemands se ruèrent dans les positions. Des groupes furent encerclés sans qu'ils aient trouvé l'occasion d'opposer la moindre résistance. Celui qui se défendait encore fut massacré, on envoya les prisonniers à l'arrière. Et le flot des assaillants grossissait toujours, devant, à droite, à gauche, puis dans le dos même. Partout retentirent des cris de victoire.

Et, encore des gaz, et encore de la fumée ! Les artilleurs qui suivaient les Allemands ne purent même pas distinguer la tête de leurs chevaux, tellement l'atmosphère était saturée de vapeurs.

La ligne anglaise se rompit : le 3e corps céda à droite, le 19e à gauche. Gough lutta 1 contre 3. Mais l'ordre se rétablit chez les Anglais. La résistance s'accrut, le combat devint plus dur. On se combattit avec rage, on livra des combats d'homme à homme. La lutte se fit surtout horrible sur la route de Saint-Quentin à Chauny, près de Contescourt. Le 18e y défendit chaque pouce de terrain.

Mais à 6 heures du soir l'ennemi était maître de Contescourt. Il avance encore et à 7 heures il occupa Grand-Seraucourt. Il y eut donc déjà une brèche entre la Fère et Saint-Quentin. On l'élargit vers le nord. La 9e division britannique avait la partie rude près de Gouzeaucourt.

Les aviateurs avisèrent Gough que les routes grouillaient de troupes fraîches. L'ennemi agissait avec méthode. Le plan de Ludendorff devait être exécuté ; il avait prescrit une avance de 8 kilo-



Georges Clemenceau

mètres. De cette façon la première brèche était faite. Demain on aurait à l'élargir.

Gough fit reculer ses troupes de 5 kilomètres, sous le couvert des tanks et de la cavalerie ; de cette façon on s'établit sur la ligne Gouzeaucourt-Epehy-Le Veguier-canal de Crozat.

Les Allemands savaient que l'empereur se trouvait au front. Il se tenait, avec son état-major, dans un château près de St-Quentin et de là il vit se diriger les colonnes interminables dans la bataille.

Le 22 mars Ludendorff continua ses attaques avec violence. Il ne voulait pas donner le temps à l'adversaire de se réorganiser ou de se grouper. On vit se diriger au feu des colonnes les unes après les autres, non seulement à Saint-Quentin, mais aussi sur la route de Laon. Et les Allemands se ruèrent impétueusement à l'assaut. Par-ci par-là il se produisit parfois quelque désarroi ou quelque hésitation, parce que certaines divisions se livrèrent au pillage des provisions abandonnées par les Anglais, mais les officiers maintinrent une rude discipline prussienne. Les attaques du 22 valurent un grand nombre de prisonniers à l'ennemi.

Au soir une division de von Gayl était maîtresse de Tergnier. Gough était refoulé sur la ligne du canal de Crozat-Ham-Monchy, Vraignes-Brusle-Tincourt. De combats terribles furent livrés pour les hauteurs d'Epehy, de Roisel, de Savy, de Roupy, de Vendeuil et de Liez.

Les chasseurs allemands y subirent de lourdes pertes, mais les sacrifices ne pouvaient pas les arrêter. Des troupes de réserve se trouvèrent toujours prêtes à combler les vides. On avança pardessus les morts et les blessés et les Anglais ne purent résister aux assauts.

Byng abandonna Vaulx et Henin, puis Havrincourt et Monchy.

Les Allemands avaient donc progressé sur toute la ligne, au nord et au sud de Saint-Quentin.



Le général Pétain

L'annonce du commencement de l'offensive avait produit une grande impression partout. Le premier communiqué allemand était très décisif :

« Nous avons attaqué les positions anglaises depuis le S.O. d'Arras jusqu'à La Fère. Après une violente préparation d'artillerie et un combat de mines, notre artillerie attaqua sur un large front et conquit partout la première ligne ennemie.

Entre La Fère et Soissons, des deux côtés de Reims, et en Champagne les combats d'artillerie ont pris de l'extension. En plusieurs endroits nos colonnes d'assaut sont rentrées avec des prisonniers.

Communiqué des armées de von Gallwitz et du prince Albert : Devant Verdun notre artillerie continue la destruction des positions d'infanterie et des batteries ennemies.

En Lorraine, les duels d'artillerie redoublent aussi de vigueur.»

La presse anglaise prépara le peuple aux éventualités de la façon suivante :

«Le correspondant spécial du «Times», auprès des armées anglaises, en France, signale que les Allemands, après avoir d'abord concentré leur feu d'artillerie sur le secteur nord du front ont dirigé, ce matin, un violent feu d'artillerie sur une large partie du secteur sud, depuis Arras jusque Saint-Quentin.

Le bombardement commença au début du jour et dura pendant toute la matinée. Dans le courant de l'avant-midi, il parvint des nouvelles concernant des mouvements très significatifs de l'infanterie ennemie sur un large front. Ces nouvelles arrivèrent de points très éloignés les unes des autres, notamment de la région de Croisilles, de Bullecourt et de Lagnicourt au nord de la région de Roussoy et d'Hargicourt, au sud. Ce mouvement agressif semble être plus violent et plus étendu que n'importe quelle autre opération militaire qui ait été entreprise dans le courant de cette année. Je me rendis maintenant dans le secteur où semblent se dérouler les principales opérations.

Maîntenant le temps est beau mais le baromètre marque : variable. Il y a une légère brise soufflant du N. O. Une grande partie de la France est couverte d'un brouillard laiteux qui met obstacle aux observations.»



Un convoi de munitions allemand au repos à la frontière franco-belge.

Nous d'sions déjà que Ludendorff avait tout fait pour garder le secret concernant ses plans.

Il y avait complètement réussi. Du côté français on parla même de la «surprise du 21 mars». Et maintenant que le combat avait commencé effectivement on tâtonnait encore dans l'obscurité.

C'est ainsi qu'on écrivait en général dans le même sens que l'article suivant :

«Il est encore toujours possible, que les Allemands, en commençant ces opérations de grande envergure, n'ont qu'un but restreint. Il est possible aussi qu'ils sont si discrets afin de pouvoir dire, en cas de non réussite, qu'ils n'avaient nullement pour but la rupture du front. Le correspondant spécial de «Reuter» pense, que les Allemands exercent une pression sur cette partie de la ligne Hindenburg, pour empêcher les Anglais de déplacer leurs réserves, mais qu'ils veulent spécialement conquérir les hauteurs de Saint-Quentin. Le correspondant du «Morning Post» leur prête des intentions plus élevées. Il croit que les Allemands veulent reprendre la partie de la ligne Hindenburg qu'ils ont été forcés d'abandonner il y a quatre mois.

Ces deux hypothèses semblent montrer que le but de l'état-major allemand est de s'établir dans de solides positions afin de pouvoir mieux résister à une offensive des Alliés.

Quoi qu'il en soit : il est clair qu'il était grand temps pour les Allemands d'entreprendre quelque chose, s'ils voulaient réellement mettre à profit la trahison russe. Chaque jour de retard signifie un renforcement des forces ennemies dont les rangs se remplissaient chaque jour pour l'appoint des troupes américaines, et puis, pour la saison, le temps est idéalement propice à une offensive.

Depu's bien longtemps les Alliés étaient convaincus que l'état-major allemand avait l'intention de développer un effort intense. Si jamais les Alliés peuvent avoir été accusés de sous-évaluation de la force allemande ce n'est certes pas en ce moment.

Tous les critiques militaires de la presse française et anglaise sont d'accord pour avouer que ja-

mais l'armée allemande en France n'avait été si forte et si bien armée qu'à ce moment.

Il y a quelques semaines encore le successeur du colonel Repington calculait dans le «Times» que dans la supposition la plus défavorable, l'Allemagne pourrait encore transférer 640.000 hommes de la Russie à l'ouest et que, par suite du raccourcissement du front en Italie, les Autrichiens, s'ils voulaient participer au combat en France, pourraient disposer à cet effet de 250.000 hommes.

C'est ce qui semble d'ailleurs s'être présenté. Car on parle déjà du soutien de l'artillerie autrichienne en Alsace. Il est donc très probable que l'état-major allemand voulait coûte que coûte obtenir un résultat décisif cet été.

Toutes les observations des aviateurs français, anglais et belges tendent à le prouver. Partout on installait de grands dépôts de munitions et des petits chemins de fer pour amener les munitions jusque dans les premières lignes. Plus à l'arrière surgissent des campements entiers destinés à des ambulances et partout on fait des essais avec des tanks, qui sont amenés en très grand nombre d'Allemagne. L'artillerie se développe à vue d'œil et des prisonniers prétendent que chaque compagnie d'infanterie a reçu un supplément de dix m'traillieuses. En Flandre les aviateurs voient les «pill boxes» surgir du sol comme des champignons, et ce fait démontre que l'ennemi prend ses mesures afin de pouvoir organiser la résistance dans le cas où il pourrait être refoulé. Mais partout évidemment l'ennemi est préparé à cette éventualité.

Entretemps il n'est pas encore possible de tirer une conclusion définitive concernant ce but des Allemands, du fait qu'ils ont pris toute la ligne anglaise sous leur feu d'artillerie. Ils se sont d'abord pris à l'aile gauche des Anglais, puis ils ont étendu leur attaque vers le sud.

Les renforts venaient se perdre dans cette lutte confuse et, dès le 22, l'armée Gough avait dépensé toutes ses réserves sans pouvoir reconstituer sa ligne; à la gauche anglaise, l'armée Byng tenait bon, l'armée Gough avait perdu pied.

Dès le 21, après une entente rapide avec sir



Le général belge Bernheim

Douglas Haig, le général Pétain porte le corps d'armée Pellé vers Noyon-Chauny, pendant qu'une division renforce la droite de l'armée Gough.

Le général Pellé put intervenir dès le 22, avec des troupes débarquées précipitamment de camions-automobiles, et que leur artillerie ne pouvait rejoindre que peu à peu. Ce secours retardait l'avance allemande et lui faisait payer cher le terrain conquis, mais ne l'arrêtait pas.

Deux nouvelles divisions arrivent et l'ensemble constitue la 3e armée Humbert qui prolonge le front français.

La 1re armée de Bency se forme à droite de la poche dans la région Montdidier-Moreuil; ces deux armées se groupent sous les ordres du général Fayolle.

Il n'existe pas de raison pour les empêcher de diriger leur offensive sur les lignes françaises.

Pourquoi donc l'attaque commencée ne serait-elle pas un simulacre de mouvement pour tenir les forces anglaises en haleine, au centre du front, afin de pouvoir exercer plus librement une pression principalement sur les deux ailes — sur les Belges en Flandre et sur les Français en Champagne jusqu'à Verdun?

Dans tous les cas il est encourageant de constater que les Alliés ne se sont jamais tenus mieux prêts à toute éventualité, n'ont jamais si hautement estimé la valeur de l'adversaire et... malgré tout, n'ont jamais été plus confiants dans leur propre force de résistance.

Jamais le mot d'ordre de Verdun «Ils ne passeront pas» n'avait résonné si fièrement et avec tant d'énergie. Il s'agissait maintenant de remonter le moral du public, et de se montrer décidé, car pendant que l'on se perdait encore en conjectures concernant le but des Allemands, ceux-ci avaient effectivement déjà commencé leur grande tentative pour obtenir une décision définitive. Au grand quartier général des Alliés on n'était pas si optimiste qu'on essaya de le faire croire.

Voici ce qu'écrivit le général Mangin :

Mais la situation devint encore plus critique. On envoya donc hâtivement du renfort : parmi les troupes de Pellé les 9e division de Gamelin, 10e de Valdant et 1e cavaliers à pied furent transportées en auto-camions entre Guiscard, Condor et Chéry, où elles débarquèrent la nuit. Le premier contact avec le nouveau terrain n'était pas encourageant.

Les routes étaient obstruées de charriots, de pièces d'artillerie et de troupes anglaises en débandade et parmi tout ce désordre se faufilaient encore des centaines de civils en fuite.

Après environ quatre années de guerre on vit de nouveau le spectacle navrant de milliers de femmes, d'enfants et de vieillards s'enfuyant devant l'ennemi.

La 125e division reçut l'ordre de reprendre Ternier et fut donc envoyée hâtivement à Chauny, le 22 à midi. Quelques heures plus tard Pétain résolut d'envoyer encore les 22e et 62e divisions pour soutenir Pellé. On mobilisa les autos, les chemins de fer et tous les moyens de transports.

Ainsi arriva le 23 mars. La pression ennemie devint plus intense, Gough commanda au 19e corps de repasser la Somme et au 7e de se replier derrière la Tortille. La ligne Somme-Tortille, qui avait été solidement organisée en vue d'une résistance acharnée ne pourrait donc plus être défendue. La supériorité de l'ennemi était trop écrasante.

Otto von Below prit Morchies, sur la route de Cambrai à Bapaume et tâcha de contourner Bapaume par Vrancourt pour conquérir la 3me ligne anglaise.

Au sud von der Marwitz atteignit la ligne près d'Equancourt, Templeux, la Fosse et Bernes, et le 23, il arriva même à Bouchavesnes et Combles en deçà de la Tortille.

L'armée de von Hutier força la Somme et le canal de Crozatet marcha sur Ham et Chauny.

Cette avance se fit au prix de durs combats.

A Jussy, près de Ham, l'ennemi livra 17 assauts pour essayer de franchir le canal. Chaque fois les vagues d'assauts furent prises sous les feux de l'artillerie et des mitrailleuses : les cadavres s'entassaient, les blessés furent foulés aux pieds. Les nouvelles troupes hésitèrent mais furent poussées en avant. Les Anglais défendirent courageusement le terrain. Leurs rangs aussi furent décimés et finalement leurs forces affaiblies durent abandonner la ligne.

L'ennemi fit des prisonniers et s'empara d'un butin considérable.

Les Anglais et les Français agirent ensemble, ou du moins essayèrent de le faire, mais il n'y eut pas de cohésion.

On vit bien leurs aviateurs planer en escadres serrées au-dessus des routes, lancer des bombes d'explosifs sur les colonnes et les convois et causer de terribles dégâts parmi les troupes de réserve.

Le général Humbert reçut bien l'ordre de soutenir les troupes franco-britanniques entre Barisis et Ollezy, sur la Somme et le canal de Crozat.

Mais tout cela n'empêcha pas les Allemands de conquérir Ham et Golancourt. Il se produisit même de la confusion parmi les troupes de réserve qui marchèrent dans une direction opposée.

Von Hutier atteignit Santerre où les collines de Villers-Bretonneux sont la clef d'Amiens et ouvrirait le chemin de la Basse-Somme et de la mer ; le massif de Lassigny, la clef de Compiègne, ouvre vers le sud les portes de l'Oise, donc les portes de Paris.

Le 23 Pétain prit une grande décision : la 5e armée d'Humbert devait couvrir Noyon et l'Oise ; la 1e armée de Debenedy, retirée de la Lorraine devait défendre Montdidier-Clermont.

Fayolle prendrait le commandement des deux armées.

Le 24 mars arriva.

Marwitz et Below voulurent écraser Byng près de Bapaume, le soir Bapaume et Combles, succombèrent. Au sud, favorisé par le brouillard, l'ennemi franchit la Somme jusque Péronne, von Hutier prit Nesle aux Anglais et attaqua le 5e corps français.

Von Conta et von Gayl refoulèrent le général Pellé et conquièrent Guiscard et Chauny.

Ludendorff fit partout connaître le communiqué :



Un ballon captif.

45,000 prisonniers, 600 canons, des milliers de mitrailleuses, avancé de 4- kilomètres.

Mais le 24, il commit une grande erreur. Il aurait séparé les Français des Anglais s'il s'était contenté d'un seul objectif : Montdidier. Mais il voulut se rendre maître des deux routes : celle de la mer et celle de Paris.

De cette façon il sous-évaluait la résistance des alliés.

Ceux-ci amenèrent rapidement du renfort. Les cheminots accomplirent des prodiges d'énergie. Sur la ligne de Bar-le-Duc à Chalons les trains de troupes, d'artillerie et de toute sorte de matériel se suivaient à cinq minutes d'intervalle.

Le charroi automobile rappela la « voie sacrée » de Verdun en 1916.

La 22e division de Capdepon et la 62e de Hargot accomplirent des marches forcées dans la direction Roye-Nesle.

Le 25 cependant l'ennemi atteignit le plateau de Santerre et avança sur Roye.

Humbert fit une proclamation à l'armée pour exhorter chacun à défendre le cœur de la France. Le commandant français était décidé à défendre surtout le massif de Lassigny.

Le 25 von Hutier attaque Noyon pour essayer d'encercler Lassigny, la clef de l'Oise et de Paris.

On se battit terriblement près de Freniches et de Béthancourt. Au soir les Allemands occupèrent les hauteurs au nord de la ville.

Noyon était en feu. Ce fut une nuit tragique. Le général Pellé abandonna la place. Le sort de la France se trouvait engagé.

Au nord aussi, où le chemin conduit à Amiens et à la mer, les Allemands obtinrent de gros succès. Below et Marwitz s'emparèrent de toute une série de places : Ervillers, Biefvillers, Grévillers, Irlès, Miraumont, Courcellette, Posières.

Quelle avance inquiétante vers Amiens et quelle menace de la ligne Amiens-Arras !

Les Anglais livrèrent de vigoureuses contre-attaques, mais ils furent refoulés sur Albert.

A l'est de Péronne, Biaches, Maisonnette et Barleux succombèrent.

Ce fut, en effet, un soir tragique.

On se trouvait ici sur le terrain évacué et détruit par les Allemands en 1917. Dans toute cette contrée au nord de Compiègne, les habitants étaient

alors rapidement revenus. Les paysans se mirent courageusement au travail. Les terrains cultivés promirent de donner bientôt de riches moissons. Les pommiers dans la région de Noyon étaient restés intacts et porteraient beaucoup de fruits cette année. Il est vrai que la réorganisation se heurta à l'administration indolente, un mélange de services civils et militaires. On fit venir des travailleurs qui étaient grassement payés mais travaillèrent peu.

Quand nous nous rendions à Noyon, où l'état-major de la 3e armée était installé, nous les voyions, les prétendus ouvriers nationaux, flâner dans les villages, rouler des cigarettes ou installés dans les cabarets qui, par enchantement, avaient surgi des ruines.

L'intérieur n'avait pas manqué également de commander des centaines de baraques, couvertes en toiles goudronnées. Mais ces baraques étaient conçues pour loger vingt personnes. Or, jamais les paysans ne voulurent se réunir en phalanstère ; chacun prétendait vivre de son côté avec les siens. Les matériaux n'arrivant pas, on réparait les maisons avec du bois, on les couvrait avec des toiles goudronnées, on posait des vitres en papier huilé, toutes réparations qui ne duraient guère.

Là où il fut fait quelque chose, c'est par l'initiative privée qu'on y parvint. Des sociétés de secours improvisées envoyaient des vaches, des bestiaux, quelques wagons de pierres ou de mortier. L'armée, enfin, déployait de réels efforts. A Noyon, un service de l'état-major de la 3e armée, qui avait pris en main l'œuvre de reconstitution, fonctionnait à la satisfaction générale. Il se débrouillait le plus souvent pour fournir aux demandes des cultivateurs avec des moyens de fortune. Une unité descendait-elle au repos, on l'envoyait cantonner à proximité du village qui demandait du secours. Des marchés se traitaient de gré à gré entre le commandant de l'unité et les propriétaires. Les hommes de bonne volonté allaient s'occuper aux champs, on prêtait les chevaux. De son côté, l'homme vendait ses poules et ses lapins à de bons prix aux poilus, ou même leur donnait une gratification.

Malgré beaucoup de lenteurs et de revers les habitants virent cependant revivre leur contrée, et surtout ils étaient chez eux, ils n'étaient pas forcés d'errer à l'étranger. Et tout à coup se produisit l'offensive, l'ennemi s'approchait de nouveau ; tout ce que l'on avait pu reconstruire s'effondrait de nouveau. La population se sauva par les chemins et à travers champs vers la Normandie et l'Île-de-France.

Hol ! ce soir tragique du 25 mars ! On vit partir les fuyards avec leur pauvre avoir, chargé pêle-mêle avec des vieillards, des perdus et des enfants sur des charrettes et des brouettes, on entendit des plaintes et des cris de désespoir ! Devoir fuir après tous ces revers, après tout ce dur labeur, devoir fuir après trois années et demie de guerre quand on avait déjà goûté au plaisir de la délivrance et qu'on avait déjà vu s'approcher la paix !

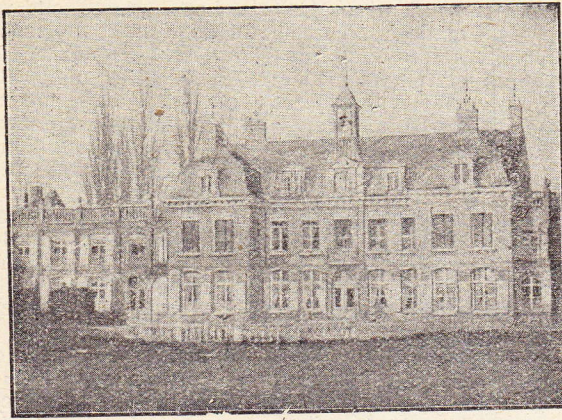
Lorsque nous parlâmes ci-dessus de ces régions nous avions, avec Henri Bordeaux, fait une petite visite à Plessis-de-Roye.

Ce village se trouve près de Lassigny, il était donc de nouveau plongé dans les horreurs de la guerre.

Bordeaux raconte la bataille autour de Noyon :

Le 24, Noyon est menacée à la fois par l'est et par le nord, par la vallée de l'Oise et par la route de Ham à Guisard : c'est le mouvement débordant sur les ailes qui contourne le massif boisé de la Cave et de Beaugies, selon l'habituelle tactique ennemie qui, depuis Verdun, redoute les attaques frontales. Si cette manœuvre réussit, c'en est fait de Noyon. Après, la même manœuvre s'exécutera par Noyon et par Lassigny.

Après ? mais c'est le chemin de Compiègne, de Chantilly, c'est le retour aux jours exaltants de ce



Le château d'Hooge avant sa destruction

début de septembre 1914 où l'Allemand se croyait déjà maître de Paris et de la France. Et cette fois il n'y aura plus, n'est-ce pas? à craindre une Marne nouvelle : où les Français prendraient-ils leurs réserves ? La Marne n'est-elle pas demeurée inexplicable, incroyable, mystérieuse, miraculeuse? Après l'avoir escamotée dans ses communiqués, l'ennemi l'a supprimée de son souvenir.

Le temps le favorise, le temps est pour lui : ce brouillard très dense qui favorise ses infiltrations, ses pénétrations savantes, ses surprises, ses mouvements de troupes, et ce clair de lune qui lui facilitera les marches de nuit.

Nos troupes, lancées en hâte, sans artillerie, souvent sans autres munitions que la réserve de chaque homme, le contiennent, le ralentissent, ne sont pas encore assez en forces pour le clouer sur place.

Nesle au nord est perdue le 25 vers onze heures et l'armée britannique, appuyant sur Herly, nous découvre à gauche.

Nos 22e et 62e divisions doivent se replier au-dessous du bois de l'Hôpital, et la 10e sur Porquericourt. Déjà Noyon est en flammes, Noyon que la 9e division a si bien défendu au nord-est.

Il faut donner l'ordre de l'évacuer. Les derniers éléments du 57e régiment ne le quitteront que le 26 à une heure du matin, à la lueur des incendies, tandis que le 144e régiment gardera le canal en construction le long de la ligne Beaurains-Sermaize et que le 123e tiendra le couloir entre la montagne de Porquericourt et le canal.

Cette magnifique défense de Noyon a permis le repli en bon ordre et le rétablissement au sud de l'Oise sur la ligne (de l'ouest à l'est) : Roye-Avricourt-Candor-Lagny-Germaine-montagne de Porquericourt-Mont Renaud-Pont l'Evêque-lisières nord du bois de Carlepont-Pontoise-Varesnes.

Et nos troupes, mélangées d'opiniâtres unités anglaises qui, depuis le 21 mars, n'ont pas cessé de combattre, vont recevoir de l'aide.

La 77e division débarque, dès le 26 au matin, et s'organise sur le front Ribécourt-Lormont-le-Plémont-Canny-sur-Matz en utilisant d'anciens travaux de défense. La résistance épuisante qu'a rencontrée l'ennemi de ce côté a-t-elle rejeté son effort plus à l'est. Il échoue, le 26, dans son attaque sur le mont Renaud et la montagne de Porquericourt, mais au nord-est il encercle, il presse Royale qui brûle, et à midi, le 26, il en débouche, bousculant nos 22e et 62e divisions qui se replient, l'une sur Popincourt-Beuvraignes, l'autre sur Fresnières et la ferme de la Malmaison. Divisions surmenées qui ont à défendre un champ trop étendu et ne peuvent que reculer en ordre pour ne pas être coupées.

La 62e a reçu le secours d'une brigade de cavalerie britannique, 500 chevaux aux ordres du général Litman : ces cavaliers superbes attaquent et reprennent le bois des Essarts et la cote 160.

Le terrain très vallonné permet les résistances heureuses, mais les manœuvres du nombre les tournent. On se bat sur la hauteur du Moulin-Ruiné qui domine Lagny; le 46e régiment s'y maintient jusqu'au soir et son chef, le lieutenant-colonel Peyrôtte, un fusil en main, donne l'exemple. Mais le soir, c'est encore le repli, que protègent les cavaliers britanniques, sur Lassigny que le 31e régiment trouve déjà occupé par l'ennemi. Mais ces visages harassés se détendent ces bouches sèches se retiennent de crier de joie, ces yeux brûlés rayonnent, car les fantassins de la 77e division les reçoivent et prennent la place des cavaliers anglais couverts de sang : Ils tiennent le Plessis-de-Roye et le Plémont, ils tiennent la Divette.

Plus de retraite cette fois : les Boches vont trouver du monde, et du monde à qui parler, et du monde bien campé sur nos anciennes positions ou sur les leurs.

Il était temps et plus que temps. Un jour de retard et l'ennemi, s'avancant par le massif de la Petite Suisse sans défense, marchait sur Ribécourt et Compiègne, faisait tomber notre ligne de l'Oise et du mont Renaud.

Mais ce n'est pas seulement la 77e division qui arrive pour seconder, conforter, relever nos premières troupes et les troupes anglaises, épuisées par cinq jours de luttes; voici, par Ribécourt, la 53e, par Estrées-Saint-Denis et Orvillers la célèbre 38e (zouaves, marsouins et tirailleurs), et plus à l'ouest la 36e, la 70e. Les casques bleus ont poussé comme les bleuets dans les champs. L'ennemi s'en doute, l'ennemi se hâte, il multiplie ses sondages et ses brusques attaques. La barrière mouvante de poitrines qui s'est dressée devant lui prend peu à peu la fixité, la dureté d'un mur. Il va tenter de le contourner encore par l'ouest, avant de le heurter de front le 30 mars dans un assaut gigantesque pour forcer définitivement l'entrée de l'Île-de-France par l'Oise, par le Matz, par les plateaux de l'Avre. Il nous hâte, le 27, au mont Renaud, dans la région de Lassigny qu'il a réoccupée, de Conchy-les-Pots, de Boulogne-la-Grasse, où s'est porté un bataillon du 4e zouaves. Il prend Conchy-les-Pots, mais se heurte à nos tirailleurs à Roye-sur-Matz. Partout, il découvre une solide résistance et n'insiste pas.

Cependant la nuit du 26 au 27 mars avait été calme étonnamment. Ceux qui ont vécu Verdun ou la Somme, aux nuits retentissantes et déchirées par l'éclair des batteries et la lueur des fusées, sont surpris et presque angoissés de cette bataille silencieuse, plus perdue que les précédentes. Les canons ne sont pas encore en nombre : les Allemands ont avancé trop vite et nos transports ont été trop rapides. De ce calme inattendu, le général Humbert a profité pour remettre de l'ordre dans le commandement et les unités et pour achever de construire sa digue humaine. Le soir du 27, il a sa ligne quasi régulière et continue : à sa droite, de l'Oise à Canny-sur-Matz, le corps Pellé avec les 9e, 35e, 1re, 53 et 77e divisions, plus un régiment de la 38e, le régiment colonial du Maroc; au centre, le corps Robillot, avec les 38e (moins un régiment), 62e et 22e, plus la 1re division de cavalerie qui, plus mobile, bouchera les voies d'eau; à sa gauche, du Rollot au Monchel, sous Montdidier, le 35e corps avec les 70e et 36e divisions. Un cœur unique bat dans cet être collectif qu'est une armée commandée. Celle-ci ne manœvrera plus en retraite, car cette fois, elle est en place. « Il y va, lui a dit son chef, du salut de la France. L'honneur de tous, chefs et soldats, est engagé. »

* * *

La situation était très grave. Chacun des généraux en chef pense au salut de son armée, dont il est immédiatement responsable devant son pays. Dès le 24, le général Pétain donne comme directive :



L'Eglise détruite de De Clytte.

« Avant tout, maintenir solide l'armature des armées françaises. »

De son côté, le 25, le maréchal Haig écrit d'Abbeville que la disjonction des armées française et anglaise n'est plus qu'une question de temps et s'apprête à se replier en couvrant les ports du Pas-de-Calais, et il réclame 30 divisions françaises à cheval sur la Somme pour couvrir Amiens. Ainsi, les armées britanniques se retireront à l'ouest, vers la mer, les françaises vers le sud; les deux commandements auront fait leur devoir; la séparation mortelle sera consommée et la route de Paris ouverte; le désastre est imminent parce qu'il manque le chef unique.

Le maréchal Haig l'a senti; il provoque la conférence de Doullens où, le 26, arrivent, mandés par lui, lord Milner, ministre de la guerre impérial, et le général Wilson, chef d'état-major général, pour se rencontrer avec le président de la République, M. Clemenceau, président du Conseil des ministres, le général Foch et les deux commandants en chef. D'un commun accord, le général Foch reçut la mission de « coordonner l'action des armées alliées sur le front ouest. Il s'entendra à cet effet avec les généraux en chef qui sont invités à lui fournir tous les renseignements nécessaires. »

C'était un grand pas vers l'unité de commandement, mais on n'y touchait pas encore.

Il était grand temps, plus que temps. On avait attendu les nouvelles avec anxiété. Le 25 au soir l'empereur Guillaume envoya un télégramme ronflant à l'impératrice :

« Je me réjouis de pouvoir vous annoncer que avec l'aide de Dieu la bataille de Mouchy-Cambrai-St-Quentin. La Fère est gagnée. Le Seigneur nous a puissamment secondés. Il nous aidera encore.

» Wilhelm. »

« Le Seigneur nous a puissamment secondés ». Voilà b'en un mot qui était terriblement peu de circonstance. Un dessinateur plaça cette inscription sous l'image du canon monstre dont se servait le kaiser pour bombarder Paris. b

Les feuilles allemandes parurent avec de grandes inscriptions en manchette. « Plus de 1000 canons capturés aux Anglais. De puissantes contre attaques françaises et anglaises refoulées. Prise des hauteurs de Novon. Capture de 100 autos-blindées. 99 avions détruits.

Dans ces journaux on put lire les articles ronflants d'usage : lourdes pertes causées à l'ennemi; nous n'avons que des pertes légères, etc.

La presse des alliés parla du but des allemands et reconnut ne pouvoir rien prédire.

Nous donnons l'impression produite et montrons en même temps le but poursuivi par les Allemands, en citant le passage suivant :

« La tactique de l'ennemi est claire. Le front anglo-français possède un point doublement faible, là où les attaques allemandes se produisent. Cet endroit est faible d'abord parce qu'il forme un coin obtus il est vrai, dans le front de Verdun à la Flandre. Les Allemands s'acharnent visiblement à détacher le front français du front anglais. Ce pourquoi ils s'avance d'un côté dans la direction d'Amiens et de la mer, tandis que de l'autre côté ils exercent une forte pression, sur les Français vers le sud.

Pour obtenir leur but, les Allemands doivent parvenir à marcher très rapidement vers la côte afin d'acculer les Anglais à la mer et les capturer pendant qu'ils refouleraient l'armée française vers le sud.

Il est fort probable que malgré les circonstances favorables que nous avons signalées les Allemands parviendront à accomplir cette œuvre. Beaucoup de prisonniers — 50.000 — et un millier de canons sont déjà tombés en leur pouvoir, mais ces chiffres nous montrent seulement l'importance numérique des effectifs qui sont opposés l'un à l'autre dans cette bataille.

Et comme nous le disions déjà l'Allemagne obtiendra la victoire décisive ce printemps ou bien elle ne l'obtiendra plus jamais.

En attendant nous ne pouvons pas prévoir l'issue de la bataille. Elle ne durait encore qu'une semaine. Mais il faut surtout tenir compte de ce qui est dit ci-dessus pour porter des appréciations. Il faut aussi se méfier d'exagérer l'importance des succès ennemis, tout comme il serait dangereux de méconnaître ces succès et de juger à la légère ces événements d'une importance capitale dont dépend le salut de la patrie et du monde entier. »

Et en effet, la situation était critique.

Le général Mangin écrivit même :

« La situation était critique. Chacun des généraux pense au salut de son armée dont il est directement responsable devant le pays. »

Nous avons vu que les Français arrêtèrent l'avance allemande près de Lassigny.



Le général allemand Gaede commandant du « Landwehr ».



Le Roi Albert assiste à un match de football derrière le front.

Enfin il arrive quand même une nouvelle qui apportait une vraie détente. Elle fit revivre l'espoir dans beaucoup de cœurs et créa du courage nouveau.

La voici : « Dans les régions de Lassigny et de Noyon, des attaques allemandes, aussi violentes que les précédentes ont totalement échoué et ont été brisées par la résistance héroïque des régiments français. »

Le communiqué anglais dit : « Hier matin, la bataille au nord et au sud de la Somme ont repris avec grande violence. Pendant toute la journée une lutte terrible s'est déroulée d'un point au sud de Rosières jusqu'au nord d'Abblanzeville. »

La tentative inutile de l'ennemi de reculer notre ligne au sud de la Somme fut suivie, hier matin, d'attaques vigoureuses dans les environs de Rosières même tous les assauts ennemis furent brisés par nos troupes qui infligèrent de lourdes pertes à l'ennemi.

Plus au nord nous nous sommes maintenus dans nos positions pendant toute la matinée nonobstant la pression puissante des grandes forces ennemies. Plus tard, pendant la journée les Allemands se livrèrent à de nouvelles attaques dans cette région, ce qui nous obligea de reporter légèrement nos lignes vers l'ouest. Des toutes dernières nouvelles il appert que nos premières positions ont été reconquises par des contre-attaques.

Pendant le courant de la journée l'ennemi attaqua violemment nos positions entre la Somme et l'Ancre ainsi qu'au nord et au sud Albert. Une partie de nos positions au sud d'Albert que l'ennemi était parvenu à occuper, a été reconquise après une contre attaque.

Une nouvelle attaque sur ce point fut complète-

ment repoussée. La lutte reste violente sur tout le front de combat.

La conférence de Doullens devait avoir des conséquences heureuses. Quelqu'un écrivit : « Foch c'est roc ». Tout l'espoir reposa sur lui.

« Doullens : Une petite ville de 5000 habitants, avec quelque chose de noble dans son aspect, mais qui ne joua plus depuis longtemps qu'un rôle effacé. Une belle église, une citadelle ancienne, maintenant convertie en prison pour femmes, le « temple protestant » où venait prêcher de temps à autre un « pasteur » de quelque autre place, l'Authie, murmurant joyeusement par la petite ville aux rues tranquilles, et sur tout cela le calme d'un soir d'août, tel est le souvenir vivant que j'ai de Doullens, le type de beaucoup de petites villes de la région du front « écrivit un correspondant, qui connaissait cette place d'avant la guerre ». « Maintenant la ville grouille de soldats, d'autos et de camions, aussi de blessés revenant du front. Et personne ne se doute que le sort de l'Europe se décide à la mairie. Foch y reçut son rôle. »

Les Allemands comprirent qu'ils n'atteindraient jamais les massifs de Lassigny. Von Hutier chercha une autre route. Il était maître de Roye, un carrefour important, et marcha sur Montdidier, espérant forcer par là les portes de Paris.

Des troupes venaient toujours de Saint-Quentin arrivant à grands flots dans la plaine de Santerre. Debeney occupa le front Bouchoir-Laucourt, mais il dut céder devant l'attaque impétueuse de von Hutier. L'armée d'Humbert perdit Grivillers.

Von Hutier se rua sur Montdidier, prit Faverolles et Piennes, et à 5 h. 15 la ville était au pouvoir de l'ennemi. Celui-ci avait donc fait une avance de 60 kilomètres en 7 jours.

Le moment était toujours grave et la situation menaçante.

Le Grand Quartier Général se rend à Provins

Nous savons que le G. Q. G. se trouvait à Compiègne. Nous avons dit que, déjà le 22, Pétain envoya le général Pellé au secours des Anglais. Cette même nuit on annonça une escadrille ennemie au-dessus de Compiègne. Elle lança sept bombes qui ne causèrent que de légers dégâts. Des convois interminables traversèrent la ville pour se rendre sur la ligne de feu.

La nuit suivante on lança des bombes et des torpilles durant une heure entière. A l'hôpital Carrel on avait transporté les blessés dans les caves et ce fut une précaution utile, parce que le bâtiment fut sérieusement endommagé, un médecin et un infirmier furent tués. Aucun blessé ne fut touché.

A une heure du matin les avions revinrent.

Une torpille tomba dans le dépôt des essences et causa un formidable incendie. Le parc automobile avoisinant fut menacé; on dut sauver hâtivement les camions dans un bois. Dans la ville, il y eut de nombreux morts et blessés. On fit partir les soldats blessés de l'hôpital. Le palais où résidait le G. Q. G. n'avait pas été touché.

Néanmoins, il fallait aviser. A dire vrai, les sous-sols du Palais auraient pu abriter toute une garnison.

Bâtis sur d'anciennes carrières les bâtiments étaient parcourus à quinze mètres au-dessous du niveau du sol par de longues galeries, creusées de distance en distance de niches profondes. Sur les murs, des inscriptions fort curieuses indiquaient que ces sous-sols avaient été jadis un lieu de visite pour les touristes.

A demi-comblés par de la terre et des débris de toutes sortes, on les avait remis en état, à tout hasard du jour où la première bombe était tombée devant le Palais. Un règlement, affiché dans tous les bureaux, prescrivait qu'au bruit de la si-



Le Roi et la Reine félicitent nos officiers à La Panne.

rène d'alerte, les secrétaires et les officiers devaient descendre s'y réfugier en suivant des itinéraires déterminés. On avait installé une ou deux tables par bureaux, quelques téléphones pour que, dans une certaine mesure, le travail pût continuer.

Mais, dès ce soir-là, une cohue d'hommes de troupe, des habitants même, avaient envahi les sous-sols.

Il était à prévoir que tout travail serait impossible.

De plus, on ne pouvait courir le risque de voir détruire, en cas d'incendie, des archives dont la perte eût été irréparable, le plan de répartition des divisions, le plan de transport de la Direction des chemins de fer, etc...

L'ennemi, décidé à gagner la guerre à tout prix, pouvait fort bien diriger un vaste raid sur le G. Q. G.

Cent avions chargés de cette mission étaient capables de l'anéantir et mettre le commandement en fâcheuse posture, au plus fort de la bataille. Il est même étrange que les Allemands, acculés à la victoire ou à la ruine, n'aient pas usé, en une telle circonstance, de ce moyen qu'ils pouvaient réaliser à coup sûr et qui aurait ajouté une chance de plus à celles qu'ils avaient dans cette offensive.

Mais, par un singulier respect du jeu guerrier assez conforme aux idées fort hiérarchisées de ce pays dont l'industrie nationale est encore aujourd'hui la guerre, le G. Q. G. a été toujours épargné. Visiblement, le Palais était respecté, alors que les bombes pleuvaient partout alentour.

Le lendemain, le commandement réquisitionna plusieurs villas en lisière de la forêt et y installa les principaux bureaux et le général en chef. Dès l'après-midi, on y transporta les archives, et le travail put se poursuivre sans arrêt.

Le 23 au soir, j'apportais au nouveau logis du général en chef le communiqué. Il était vingt et une heures.

Le général venait de se mettre à table.

M. Clemenceau, arrivant à l'instant de Paris, dinait avec lui. Bien que depuis midi nos troupes fussent vaillamment aux prises avec l'ennemi, il avait été convenu qu'aucune allusion ne serait faite de notre intervention dans le communiqué qui était

insignifiant, toutes les préoccupations se portant ailleurs. M. Clemenceau, très calme, plein d'énergie et de confiance, selon son habitude, écoutait les explications du général, ses projets. Tous ces détails je les tiens d'un officier qui participait au dîner.

Le moment est d'une gravité sans pareille. Les dernières dépêches sont apportées à ce moment au général Pétain. Il voit qu'en dépit des prodiges de valeur de ses troupes, de leur intervention presque instantanée dans la bataille, le désarroi des Britanniques est cause qu'à notre gauche, un grand trou s'est ouvert où l'ennemi va, à coup sûr, s'engouffrer.

Pétain décide séance tenante que la 1re armée, retirée du front de l'Oise, ira se concentrer dans la région de Montdidier pour couvrir la ligne de Beauvais à Cermont. Mais cette intervention demande un délai. Or, il a besoin sans tarder d'arrêter l'ennemi, de le ralentir tout au moins, et il n'a pas de divisions sous la main, toutes celles qui sont disponibles sont engagées.

Le général mange, soucieux.

Soudain, s'adressant au général Duval, grand maître de l'aviation, qui est parmi les convives : «Prenez le téléphone», lui dit-il.

Le général Duval, étonné, pose sa fourchette et se lève. Mais son œil s'illumine : il a saisi l'idée du général en chef et il en est enthousiasmé.

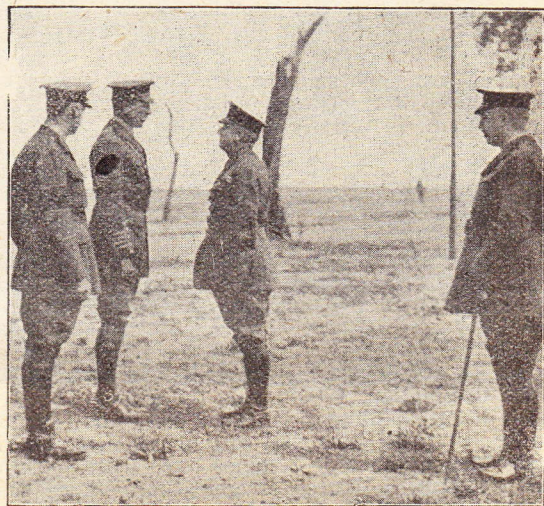
Toute l'aviation disponible on va la lancer dans la bataille, à la gauche de nos unités, comme de la cavalerie chargée de protéger les flancs d'une troupe. Les divisions allemandes qui sont campées dans cette région et attendent le point du jour pour se ruer en torrent vers le sud auront nos avions pour adversaires. Des centaines de bombes pleuvront cette nuit sur elles et s'efforceront de les démoraliser, de leur tuer le plus de monde possible, de les disperser.

Voilà l'idée du général Pétain qui fut réalisée, comme il l'avait voulue avec un plein succès.

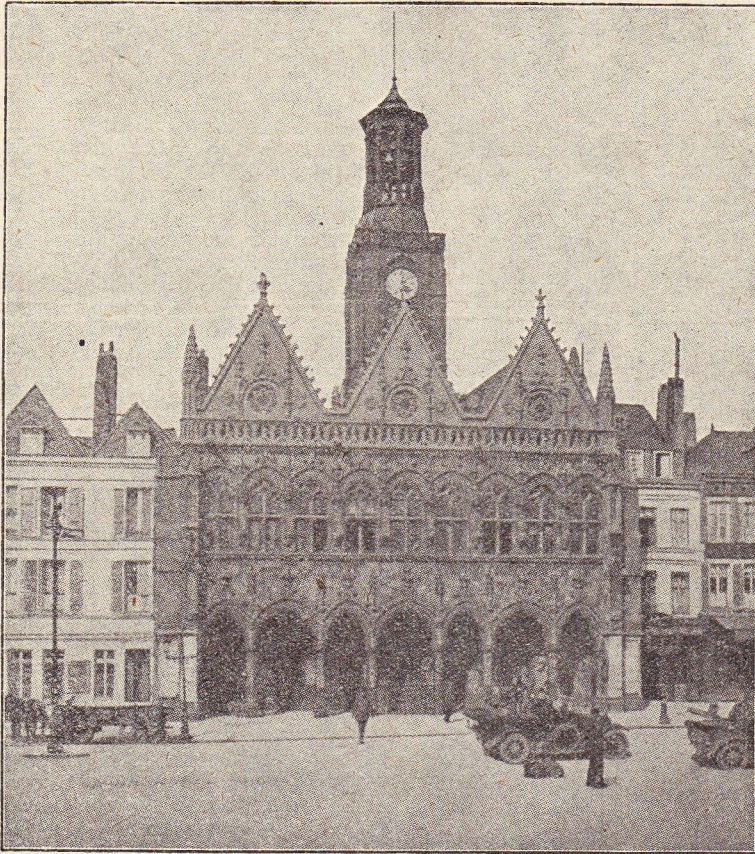
Assurément, tandis que M. Clemenceau regagnait Paris en auto, une heure après, il devait songer que le sort de la France se trouvait en de bonnes mains. L'homme à qui il avait fait confiance en était digne.

Cette nuit là tout le monde s'était réfugié dans les caves du château car les aviateurs allemands bombardèrent encore violemment Compiègne. Des soldats aussi vinrent y chercher un abri et s'y endormirent profondément car on y était si bien protégé, que l'on n'entendait même pas les explosions.

La situation de la sentinelle sur le toit ne devait pas être enviable. Dans la ville des maisons furent incendiées et la moitié de la station fut détruite. Le G. Q. G. ne pouvait pas rester en cet endroit.



Le Roi Albert et le général Pulteney



l'Hôtel de ville de Saint Quentin.

On pensa l'installer à Chantilly, mais à cause de l'avance inquiétante de l'ennemi, on choisit Provins, une petite ville tranquille.

Elle était habitée alors par beaucoup de Parisiens qui avaient fui à cause du canon monstre «la grosse Bertha». Car beaucoup d'habitants avaient quitté la capitale. Car bien qu'on écrivit que Paris resta stoïque sous le bombardement, ce qui était vrai pour la plupart des habitants, beaucoup crurent plus prudent, et pour cause, de quitter la ville. D'aucuns leur en firent un grief et il y eut même des cochers qui refusèrent de transporter leurs bagages à la gare. Là vie allait son train habituel. On admira les paroles sublimes de beaucoup de gens qui déclarèrent vouloir être aussi courageux que leurs fils au front et que ceux-ci devaient trouver la maison paternelle occupée quand ils venaient en permission. Pour beaucoup de réfugiés, Provins était donc une place tranquille quoique ayant un aspect quelque peu guerrier, à cause de ses vieux remparts. Maintenant, pendant l'offensive, elle vécut les mêmes moments qu'en 1914 et l'on vit passer de longs convois, par ses rues. Le grand quartier général viendrait donc s'y établir.

Le 24, au soir, on avait donné au palais de Compiègne l'ordre de se tenir prêt à partir, à six heures du matin. Cent camions automobiles chargèrent les bagages qui avaient été rassemblés dans tous les coins. Et de centaines de chariots attendaient encore dans les rues avoisnantes, avec la même destination. L'embarras fut grand.

Comme à l'habitude, il arriva des ordres et des contre-ordres. Et dans tout ce fourmillement on vit encore des groupes de réfugiés avec leurs misérables bagages, fatigués, exténués et démoralisés. Des blessés arrivèrent du front, cherchant du secours. Beaucoup d'habitants partirent aussi, d'au-

tres restèrent et parlèrent avec ironie du quartier général qui partait.

Le cortège se dirigea lentement vers la gare. Le train se trouvait soi-disant prêt, mais partit trois heures après l'horaire indiqué. Le général Pétain resta toujours. Il était continuellement en conversation.

Les communiqués étaient sérieux et inquiétants. Noyon était menacée; la ville succomba pendant cette nuit. Pétain partit avec le train à Chantilly. Son train s'arrêta en cette gare, il servit de poste de commandement. Un câble téléphonique, enroulé sur le quai et relié au wagon de Pétain le reliait avec le front immense où se déroulaient des événements décisifs. A 4 heures de relevée, le train partit pour Doullens, pour assister à la conférence dont nous avons parlé. Ce même soir on put annoncer que l'avance ennemie près de Lassigny-Noyon était arrêtée.

Quatre cent cinquante officiers devaient maintenant être installés à Provins. Beaucoup passèrent cette première nuit à la belle étoile.

Les habitants ne se réjouissaient pas trop de l'arrivée du G. Q. G., d'autant plus que l'autorité communale avait annoncé, par voie d'affiches, que désormais, par suite de la présence du G. Q. G. la ville risquait d'être bombardée par les aviateurs ennemis.

Bon nombre de réfugiés parisiens résolurent alors de chercher ailleurs un refuge plus tranquille.

On installa provisoirement les services dans la caserne de la cavalerie. Foch avait établi son poste à Beauvais. Le poste de commandement de Pétain resta à Chantilly. A Provins on élaborait les plans. Nous savons que Clémenceau avait rendu visite au G. Q. G. à Compiègne. Très impressionné par les très mauvaises nouvelles, il revint à Paris dans la soirée.